3e ANNÉE, N° 67. — MARDI, 11 JANVIER 1848.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galata*.

DANS LES VILLES DE L'ETIOPIE, à l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A PARIS, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A MARSEILLE, chez M^r veuve *Camoin et Cie*.

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 7, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

CONSTANTINOPLE ..... un an, 8 colonat.
" 6 mois, 4 "
PROVINCES ET ÉTRANGER un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le Journal paraît les 1er, 6, 11, 16, 21, 26 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 14 Janvier.

DE L'EMPLOI DE LA CAVALERIE DANS LES FERMES-MODÈLES A CRÉER EN TURQUIE.

Nous avons dit (1) que l'armée ottomane, qui se compose de 150 mille hommes et absorbe à peu près la moitié du budget, était improductive, et qu'il y avait lieu de se préoccuper de cet état de choses, si peu en harmonie avec les ressources du pays et les exigences de la Réforme, qui doit encourager les industries nationales et féconder, par des dépenses intelligemment faites, les sources de la richesse publique.

Le problème est celui-ci : maintenir l'armée actuelle sur le meilleur pied possible en dégrevant le budget, et trouver dans le système par lequel on obtiendrait ce résultat, les moyens de favoriser les développements de l'agriculture.

Dans notre précédent article, nous avons seulement indiqué l'idée qui nous semble la plus propre à faire atteindre ce but ; aujourd'hui, nous allons entrer dans les détails nécessaires pour la rendre facile à saisir dans sa cause et dans ses conséquences.

On se rappelle que nous avons établi que l'agriculture manquait de bras, de débouchés, faute de voies de communication, d'engrais et de bâtiments appropriés à une exploitation bien entendue, et que les progrès de cette grande industrie ne pouvaient se réaliser sur une vaste échelle qu'en mettant à sa disposition les hommes, les chemins, le fumier et les locaux nécessaires ; mais la base de notre système, c'est la ferme-modèle, ayant pour élément principal la cavalerie. On se rappelle encore que nous avons dit que, bien que l'idée fondamentale dont nous demandons l'expérimentation nous paraisse excellente, il serait convenable de n'établir tout d'abord qu'une école d'agriculture par corps d'armée, c'est-à-dire quatre : la première à Constantinople (elle existe déjà), la seconde en Roumélie, et les deux autres dans l'Anatolie et l'Arabie. De cette façon, la théorie et les travaux pratiques embrasseraient tous les genres de culture, puisque dans les zônes que nous venons de désigner, se rencontrent les différentes natures de climat et de terrain.

Examinons maintenant quels seraient les avantages de ces fermes-modèles sur l'avenir de l'industrie agricole de la Turquie, et voyons si les dépenses auxquelles donneraient lieu de pareils établissements, ne seraient pas amplement compensées par les résultats.

Un des moyens les plus actifs de la prospérité de l'agriculture, c'est l'abondance des engrais. Or, avec un régiment de cavalerie dans une ferme-modèle, ce moyen ne manquerait jamais. On comprend dès-lors que les bâtimens agricoles devraient être construits avec la double pensée de les faire servir au logement des hommes et des chevaux, et aux divers besoins de l'exploitation. Comme il faut avant tout que le régiment soit convenablement logé, la caserne, au lieu d'être au centre de la ville où il ne fait rien, se trouverait au centre d'une exploitation agricole où il travaillerait.

En Turquie, un régiment de cavalerie se compose de 1,500 hommes, et sa dépense ne doit pas être évaluée à moins de 3,000,000 de piastres par année, qui, dans l'état actuel, ne rapportent rien au pays. Il en serait autrement d'après le système dont nous parlons. Il est une vérité qu'aucun homme compétent ne saurait mer : « le fumier d'un gros animal, s'il est bien employé, peut nourrir la bête et l'homme qui la soigne. » Ce qui revient à dire que l'entretien d'un régiment qui coûte maintenant 3,000,000 de piastres par an, ne coûterait rien dans une ferme-modèle, si les travaux y étaient dirigés avec intelligence. L'essentiel serait donc d'organiser convenablement ces écoles d'agriculture, et d'y faire un bon emploi des hommes.

Nous avons déjà dit que le gouvernement français avait le projet de faire établir, avec son concours, par les conseils généraux, une ferme-modèle dans chaque département. D'après ce projet, les appointemens du personnel dirigeant s'élèveraient seulement à la somme de 4,900 fr., qui se diviseraît ainsi : au directeur, 2,400 fr.; au chef pratique, 1000; au surveillant comptable, 1,000; et au médecin vétérinaire, 500. Ces appointemens seraient beaucoup trop modiques en Turquie; mais nous sommes persuadés qu'on trouverait en Europe beaucoup d'agriculteurs d'un talent éprouvé et à la hauteur de leur mission qui accepteraient la direction d'une ferme-modèle en Turquie pour 8,000 fr. par an, et les fonctions de chef de pratique pour 4,000. Le comptable et le médecin vétérinaire seraient fournis par le régiment, et la ferme-modèle n'aurait pas, conséquemment, à les payer. Ce serait donc environ 40,000 piastres par an que coûterait en Turquie le personnel dirigeant et administratif d'un pareil établissement.

Supposons maintenant que, pour l'exploitation, le gouvernement fût dans l'obligation d'acheter une grande étendue de terres incultes et les instrumens aratoires nécessaires. Il dépenserait, à cette effet, environ 5,000,000 de piastres. Or, à 8 pour cent d'intérêt (1), cette somme coûterait au trésor 200,000 piastres par an, que nous porterions au budget des dépenses, et nous ferions les comptes ainsi qu'il suit :

Intérêt de 5,000,000. . . .	200,000 P.
Appointemens du personnel	40,000
Total	240,000

L'agriculture, avons-nous dit, manque de bras en Turquie; le système dont il s'agit y suppléerait avantageusement, car les hommes qui composent l'armée ottomane sont ici pour la plupart, comme partout ailleurs, éminemment propres aux travaux agricoles. — En Turquie, il y a au moins pour les Musulmans 250 jours de travail par an, déduction faite des vendredis, des jours de fêtes, de maladie, et en tenant compte du mois de ramazan, temps durant lequel les hommes sont incapables de produire la somme ordinaire d'ouvrage, par suite du jeûne absolu qu'ils observent du lever au coucher du soleil. — La journée d'un cultivateur étant dans le pays de 6 piastres par jour, 250 journées de travail dans l'année donneraient, pour 1,500 hommes, 2,250,000 p., qu'on n'aurait pas à payer, et qui, par cela même, seraient un bénéfice pour l'exploitation (1). En Turquie, la terre paye au fisc 22 pour cent : 10 pour la dîme, 9 pour droit de douane et 3 pour droit de sortie si les produits sont destinés à l'exportation. En faisant largement la part des mauvaises années qui se présentent dans les premières années d'une exploitation, ce n'est certes pas exagérer que de porter à 5 pour cent le revenu net d'une terre qui recevrait, à titre d'encouragement, la remise des impôts, ce qui ferait un chiffre de 125,000 p., et en additionnant les deux sommes, nous aurions :

Journées de travail	2,250,000 P.
Revenu de la ferme, tous frais déduits	125,000
Total.	2,375,000
La dépense étant de . . .	240,000
Il resterait un bénéfice net de.	2,135,000

Cette somme de 2,135,000 P. pourrait être affectée, le premier quart à un supplément de solde comme prime d'encouragement ; le second quart à la formation d'une caisse de retraite pour les hommes qui auraient honorablement fait leur service durant 25 ans ; et les deux autres quarts serviraient à couvrir une partie des frais de l'entretien des troupes. Il serait même sage, pour faire naître l'émulation et l'entretenir, de poser en droit et en fait que la moitié de tout bénéfice qui dépasserait celui de 5 pour cent, serait partagée entre tous d'après la règle de proportion basée sur l'importance hiérarchique des fonctions de chacun ; l'autre moitié appartiendrait au trésor.

Si, selon notre mode et d'après les chiffres approximatifs que nous venons de poser, le revenu d'une ferme-modèle était de 2,135,000 P., celui de quatre serait de 8,540,000. Nous avons porté à 3,000,000 de P. la dépense d'un régiment de cavalerie, soit 12,000,000 pour les quatre qui seraient employés aux fermes-modèles; et nous venons de dire que la moitié de la somme des bénéfices serait affectée à la diminution de pareille somme sur l'entretien des troupes, ce qui procurerait au trésor une économie de 4,270,000 P. sur la dépense de 12,000,000 qu'il paye aujourd'hui pour quatre régimens de cavalerie.

Mais en portant à 3,000,000 de P. l'entretien d'un régiment, nous faisons cette évaluation en tenant compte des données ordinaires ; c'est-à-dire que le pain, la viande, les légumes, etc., pour les hommes, ainsi que le foin, la paille, l'orge, etc., pour les chevaux, sont achetés par le gouvernement avec un bénéfice net pour le vendeur de 6 p. cent. La nourriture d'un homme et d'un cheval coûte au moins 6 P. par jour dans un régiment. Il n'est pas déraisonnable de penser que les travaux des fermes-modèles seraient conduits de façon à en obtenir les objets nécessaires à la nourriture des hommes et des animaux, et le gouvernement économiserait ainsi ce que le marchand gagne sur lui, c'est-à-dire un sixième, ou une piastre par homme et cheval. Sur les quatre régimens des fermes-modèles, qui formeraient un effectif de 6,000 hommes montés, l'économie serait donc pour le trésor de 6,000 P. par jour, et de 2,190,000 par an, qui, ajoutés aux 4,270,000, feraient un total de 6,460,000, ou une économie de plus de la moitié de la dépense actuelle des quatre régimens.

Si le système en question (1) était appliquée avec persévérance et d'après les règles théoriques et pratiques de la science agricole, ses résultats ne tarderaient pas à en prouver les bons effets ; et dès-lors, il n'y a pas d'exagération à dire qu'on pourrait aisément fonder 20 fermes-modèles avec le concours de 20 régimens de cavalerie, ce qui, d'après les calculs que nous venons d'établir et dans un temps donné, diminuerait les dépenses du budget de la guerre d'une trentaine de millions de piastres.

Et là ne se borneraient pas les avantages du système. Lorsque l'exploitation de ces grandes fermes serait en pleine activité, on s'apercevrait bien vite du manque de voies de communications pour tirer un bon parti des produits. Les travaux des champs donnent forcément des jours de répit dans l'année ; dans ce cas, on comprendrait, sans grand effort de calcul, la nécessité d'employer les régimens agricoles à la construction des routes et des canaux qui auraient pour but de relier les centres consommateurs aux centres producteurs. Rien n'empêcherait même, l'exemple étant donné par la cavalerie, que l'infanterie ne fut également employée à ce travail dans la belle saison ; et en admettant que l'on se bornât pour le moment à la création de quatre fermes-modèles, nous croyons que 10,000 hommes suffiraient pour établir dans deux ou trois ans, les voies de communication qui seraient jugées utiles à l'exploitation de ces établissemens. Le supplément de solde d'une piastre par jour et par tête, qu'il serait juste d'accorder à ces 10,000 hommes occupés pendant six mois de l'année, ferait pour le trésor une dépense de 1,325,000 P. par an, et de 3,975,000 pour les trois années, dépense qui s'augmenterait de 1,000,000 de P. pour l'achat des instrumens de travail et autres frais : en tout 4,975,000 qui seraient à prélever sur les bénéfices. Mais hâtons-nous d'ajouter que cette dernière dépense, en ouvrant des voies de communication et des débouchés aux productions du pays, donnerait à la propriété foncière une plus-value considérable. Les études et le tracé des routes pourraient être faits facilement et à peu de frais. Dans chaque corps d'armée se trouvent des ingénieurs militaires : et sur l'ordre du gouvernement, ils s'empresseraient de procéder à ces travaux préliminaires, et une fois la construction des chemins commencée, nous sommes sûrs qu'ils la dirigeraient avec zèle, si surtout ils avaient à soutenir la comparaison avec des ingénieurs européens que l'on pourrait aussi y employer utilement.

A toutes les considérations que nous venons d'émettre, nous en ajouterons une dernière, qui nous paraît de la plus haute importance. L'agriculture en Turquie est entièrement sous la tyrannique influence de la routine. La science agricole a fait les plus grands progrès en Europe; mais, il faut bien le dire, elle n'a nullement pénétré dans l'Empire. Les procédés et les instrumens aratoires y sont, à peu près, ce qu'ils y étaient jadis. Avec les fermes-modèles établies d'après le système dont nous parlons, la routine disparaîtrait pour faire place à la science. On sait que l'armée se licencie tous les ans par cinquièmes. Les soldats qui auraient passé quelques années dans les fermes-modèles, y seraient devenus de bons agriculteurs; ils auraient puisé dans les leçons de leurs maîtres les connaissances nécessaires à la bonne culture de la terre, et en rentrant dans leurs foyers, ils y

(1) Voir le numéro du *Journal de Constantinople* du 26 décembre dernier.

(1) Les *Coimes*, billets du trésor, portent seulement 6 pour cent d'intérêt par an.

(1) Afin de ne pas détourner les soldats des travaux de la terre pour leur donner l'instruction militaire qu'ils doivent avoir, il faudrait que les régimens agricoles fussent composés d'hommes ayant au moins deux années de service.

(1) Le duc d'Isly, général de mérite et agriculteur habile, l'a expérimenté pendant assez longtemps et sur une assez vaste échelle pour être fermement convaincu que l'état ne pourrait que gagner à transformer les soldats en cultivateurs, et les officiers en directeurs de culture.

FEUILLETON.

L'UN POUR L'AUTRE.

Un soir de l'hiver dernier, un peu avant le lin de l'opéra, un jeune homme apparaît de loin en large le perron qui donne sur la rue Lepelletier. Son air annonçait vingt-cinq à trente ans ; il était assez bien de visage et de tournure, vêtu à la dernière mode ; du reste, n'offrant rien de particulier dans sa personne au premier aspect. Cependant un œil attentif et expérimenté n'eût pas tardé à découvrir sur ses traits et dans sa personne une nuance de rêverie et de tristesse, et dans sa toilette d'imperceptibles négligences qui trahissaient des peines de cœur ou de bourse, ou peut-être les deux infortunes réunies.

Il était onze heures ; les portes béantes de l'opéra commençaient à jeter sur les dalles du péristyle les groupes des spectateurs qui se poussaient et se remplaçaient comme les flots de la mer. Il y avait profusion de femmes, de dentelles, de soie et de diamants.

Pour celui dont l'âme vide d'ennuis peut supporter l'aspect du bonheur dans autrui sans en ressentir un douloureux contre-coup ; dont le cœur, maître de ses élans, peut, sans se gonfler de désirs insensés, sentir le voisinage de ces seins qui palpitent, de ces épaules blanches, mal cachées sous le châle ou la pelisse dont un cœur battu toujours coquettement, la sortie de l'Opéra est toujours un spectacle curieux et séduisant. A ce moment, toute cette fourmilière féminine, prise dans l'élite de la richesse et de la beauté, est encore radieuse de la joie que répand cette atmosphère de luxe, de frivolité et d'harmonie qu'elle a aspirée à pleins pores. Tous les plis qu'a pu creuser sur ces jolis visages le froissement des aspérités de la vie réelle se sont effacés ; les physionomies se sont épanouies comme des fleurs baignées par une rosée de printemps. Qu'un nous passe cette image vieille comme le monde, répétée par tous les peuples, dans tous les temps et dans tous les idiomes, mais dont la poésie est éternellement jeune et vraie.

Quelques-unes de ces femmes étaient un peu fanées par les automnes, d'autres l'étaient beaucoup par les hivers, hélas ! mais la plupart, étincelantes de jeunesse, de parure et de beauté, apparaissaient en jetant au-devant d'elles un regard vif et perçant comme une flèche, un sourire doux comme un rayon crépusculaire, puis disparaissaient, laissant sur leurs traces un ineffable parfum.

Le jeune homme s'était adossé à l'un des pilastres qui supportent le péristyle, et il restait immobile et tristement rêveur, sans attacher la moindre attention sur aucune des personnes qui défilaient devant lui.

En ce moment, un petit drame se passait à quelques pas de là, rapide et inaperçu, mais qui ne manquait ni d'action ni d'intérêt. Une femme était arrêtée sur le seuil de l'opéra ; d'une main, elle arrangeait les plis d'un cachemire qui devait la protéger contre les fraîcheurs du dehors, tandis que son regard à demi-voilé sous de longues paupières semblait errer vaguement sur les personnes qui l'entouraient. Elle était jeune, elle était belle ; son visage fin et gracieux était encadré dans d'épaisses et soyeuses boucles de cheveux d'un blond cendré ; dans toute sa personne il y avait un mol abandon, dans son œil bleu il y avait une tendre langueur qui disait que son cœur n'était point assez dur pour laisser absolument sans remède les blessures sérieuses qu'elle pourrait faire.

Par malheur, son bras était passé sous celui d'un monsieur déjà grisonnant, armé d'une formidable paire de moustaches, à l'air rogue et morose, ce qui suffisait pour établir sa qualité de mari, et de mari ombrageux, dont le tempérament était de détester les amours et les amoureux. Vue ainsi, la jeune femme ressemblait, pour continuer la comparaison employée plus haut, elle ressemblait à une fleur délicate et suave, accrochée à un chardon, sur lequel on ne saurait porter la main sans se piquer.

Pourtant une main se trouva pour tenter l'épreuve, une main soigneusement gantée, qui glissa discrètement à travers un groupe, agita un instant un bout de papier invisible, le déposa avec une dextérité incomparable entre les mains de la jeune femme, puis disparut.

Mais, avant que celle-ci eût eu le temps de faire un mouvement, une autre main s'était abattue sur ses doigts effilés, et en avait arraché le papier avec une dextérité au moins égale à celle qui avait été employée pour l'y placer.

Cette autre main, c'était celle de l'époux à moustaches.

Il se dressa sur le bout de ses pieds en plongeant son regard dans la foule, et, après une investigation qui ne parut pas avoir le résultat qu'il en attendait, il se rapprocha d'un reverbère, et, pendant que sa femme restait près de lui immobile et tremblante, il lut ce qui suit :

« Adorable Claire,

« Suis-je le plus heureux ou le plus infortuné des hommes? Dois-je ouvrir ou fermer à jamais mon âme au bonheur? Ne m'abandonne pas à l'incertitude qui me consume. Demain, après le concert où vous devez aller, au moment où vous monterez dans votre voiture, je serai près de vous, caché à tous les yeux, épiant votre regard, attendant mon arrêt. S'il me reste quelque espoir, un geste de votre éventail, je vous en supplie ; sinon, refusez-moi ce signal, et je saurai que je n'ai plus qu'à mourir... !

Le mari relut lentement et à voix basse le billet, puis le plaça dans la poche de son gilet.

— C'est dommage, en vérité, qu'il n'y ait pas la moindre trace de signature, dit-il paisiblement. Peste ! quelle entrée en matière ! Au moins il vous rend justice, mon amie.

Il s'arrêta un instant, et poursuivit avec un sourire qui ne réussit nullement à donner un air aimable à sa physionomie :

— J'aurais le plus grand plaisir à faire à ce monsieur mon compliment sur son style brillant et passionné. — J'espère, ma chère amie, que vous aurez la complaisance de me présenter à lui ?

La jeune femme balbutia quelques paroles intelligibles avec un effroi qui semblait peu justifié par le ton de son interlocuteur, dont la physionomie avait conservé la plus entière froideur, si toutefois une physionomie ornée de deux yeux gris et ronds, d'une paire de moustaches fauves et ébouriffées, peut jamais paraître froide.

— Eh bien ! madame, je vous ai exprimé le désir de lier connaissance avec ce jeune homme, car c'est un jeune homme sans doute, aimable et beau ? dit le mari en attachant son regard interrogateur sur sa femme.

— Mais comment voulez-vous que je sache qui m'écrit, puisque la lettre n'est pas signée? dit Claire avec vivacité.

— Raison de plus pour que vous le sachiez très-bien, mon amie.

— Je le connais à peine, je vous jure...

— Ne jurez pas, Claire, dit imperturbablement le mari. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de vous dire mon opinion sur les serments en général et sur ceux des femmes en particulier. Je sais qu'un mensonge proféré par de jolies lèvres comme les vôtres ne manque jamais son effet sur un amant ; mais il perd beaucoup de sa valeur près d'un mari, naturellement fort blasé là-dessus. La conséquence de cela est que je demanderai avec une nouvelle insistance à connaître ce monsieur. Vous affirmez avec serment le connaître très peu : donc vous le connaissez beaucoup...

— Oh ! Monsieur...

— Vous devez savoir, madame, que je n'ai pas l'habitude de désirer en vain.

L'épouse timide courba la tête et ne répondit point. Alors une transformation subite s'opéra dans la figure du mari, qui prouva que Claire n'avait pas eu tort de se défier de son apparente bénignité. Il changea subitement d'aspect ; son sourire se cacha dans les replis de ses moustaches, ses sourcils coururent convulsivement l'un sur l'autre, ses yeux gris prirent cette expression sombre et terrible que savent seuls trouver les maris jaloux et irrités.

— J'attends que vous parliez, dit-il d'une voix rude et brève.

— Mon Dieu ! monsieur, que voulez-vous faire ? dit Claire d'une voix suppliante. Pour une démarche folle... une étourderie de jeune homme, voudrez-vous le provoquer ? Je tuer peut-être ?...

Le sourire, un instant effacé des lèvres du mari, s'y montra de nouveau.

— Avouez que ce sera lui rendre service, mon amie, dit-il. Rappelez-vous les expressions de la lettre de ce monsieur. Que désire-t-il ? Il veut que vous lui fassiez un signal qui lui apprenne... que vous partagez son amour ; sinon il veut mourir. Or la première partie de son rôle ne s'accomplira point, car j'aime à supposer que vous ne ferez point le signal demandé. Eh bien ! moi, pour l'indemniser, je remplis la seconde partie. N'est-ce pas simple et logique ?... Mais, y pensez... c'est demain, en montant en voiture, que vous devez envoyer votre réponse ; mais le jeune suppliant n'est probablement pas assez peu galant pour s'être éloigné déjà ; sans doute nous pouvons voir d'ici notre porteur de billets doux ?

Les degrés de l'Opéra étaient couverts de gens qui attendaient leur voiture ou qui étaient retenus par la curiosité.

— Regardez, madame, dit le mari.

Claire jeta autour d'elle un regard furtif et rapide, puis baissa les yeux sous la terre.

Pas un mouvement, pas un tressaillement de muscles ne trahit la moindre émotion sur le visage du monsieur à moustaches : seulement sa main se posa sur le bras de la jeune femme, qui laissa échapper un cri de douleur.

Monsieur, monsieur ! vous me broyez le bras, murmura-t-elle.

— J'attends, Claire, dit-il flegmatiquement.

Mais la pression de ses doigts s'était raidie et était devenue semblable à celle d'un étau. Claire jeta un coup-d'œil éperdu dans un angle obscur ; puis aussitôt, comprenant que les yeux de son mari étaient lancés dans la même direction, elle se tourna vivement d'un autre côté. Mais elle sentait toujours sur son bras la main crispée de son mari ; alors, illuminée d'une de ces inspirations soudaines que les femmes trouvent toujours à leur service dans les positions désespérées, elle jeta au devant d'elle une indication au hasard.

— Nous y voici donc enfin ! dit le mari avec un soupir de satisfaction : c'est ce gaillard-ci à moustachiamment appuyé à l'encoignure de ce pilastre ?

Claire fit un geste de vague affirmation.

— Pardon ! j'aurais dû m'en douter, rien qu'à son affectation d'indifférence et de rêverie ; mais, mon autre mari, nous ne savons rien deviner et rien voir, comme vous savez.

Il fit rapidement quelques pas et vint brusquement frapper sur l'épaule du jeune homme que nous avons indiqué au commencement de ce récit. Celui-ci se dressa en tressaillant, comme